





Šaddat

un projet de Violaine Lochu

Comment faire entrer en résonance l'expérience de la marche et celle du chant ? En quoi notre rapport aux paysages, aux êtres et aux choses s'en trouve-t-il modifié ?

Lors de longues marches j'ai parcouru, à pied, certains chemins de transhumance des rennes. Ces chemins étaient empruntés par les Samis, peuple autochtone de cette région, autrefois nomade, aujourd'hui largement sédentarisé. Le projet s'est nourri des différentes rencontres qui ont jalonné ce parcours.

Sara Ajnnak, éleveuse de rennes et chanteuse de joïk (chant traditionnel sami) m'a initiée à cette pratique vocale singulière. Le joïk est une mélodie courte, composée à partir de quelques mots ou de vocalises, chantée à plusieurs reprises. Plus qu'une chanson, c'est un moyen d'accéder à d'autres modes d'existence. La mélodie, le rythme, le timbre, cherchent à capter une vibration : on ne chante pas à propos d'un individu, d'un animal, d'une plante, d'un phénomène, on le « devient ». Le déplacement d'un renard, le croassement d'une corneille, les variations de hauteur d'une chaîne montagnaise, sont des devenirs possibles exprimés par ces chants.

Suivant ses propres développements, le projet a par la suite donné lieu à une performance, deux éditions limitées, une vidéo et un concert vidéo avec le trio Animal K.

Bilan

Grace à l'aide du CNAP obtenue en mars 2017, le projet *Saddat* a pu se construire lors de trois temps de résidence en Laponie suédoise (notamment au musée Ricklundgarden à Saxnäs) et a abouti à la création de plusieurs formes :

- *Hybird*, performance voix et accordéon, 30 min, 2017 - [voir +](#)

- *Hybird*, livret partition et CD, 12 pages, 14.5 x 21 cm, co-produit par Pierrick Hardy, graphiste Christophe Hamery, enregistrement Antonin Rayon, 2018 - [voir +](#)

- *Saddat*, vidéo, 15 min, étalonnage Cécile Friedmann, 2018 - [voir +](#)

- *Johtolat*, journal photo, 60 pages, 26 x 36 cm, avec un entretien avec Bruno Latour et Nastassja Martin, graphiste Christophe Hamery, 2018 - [voir +](#)

- *Johtolat*, concert-vidéo, 50 min, avec Marie Suzanne de Loye (viole de gambe) et Serge Teyssot Gay (guitare électrique), co-produit avec Le Centre National de Création Musicale l'Espace Césaré, 2018 - [voir +](#)

Diffusion

La vidéo *Saddat* a été présentée jusqu'alors dans deux expositions collectives ; «Reconstructing Eden», qui a eu lieu du 19.06 - 2.09.18, dont la commissaire était Barbara Polla, au Ferenczi mu-seumi centrum à Szentendre en Hongrie et lors de «La perpétuité du Chiffre 2, du mythe de l'androgyne au cyborg», dont les commissaires étaient Cellules Capiteuses, à La ville en bois à Nantes. Elle a été également montrée lors de l'exposition monographique «Hypnorama», qui a eu lieu du 27.01 au 23.03.18 au centre d'art contemporain Chanot à Clamart, dont la commissaire était Madeleine Mathé, pendant laquelle sont également sorties les deux publications *Johtolat* et *Hybird*.

La performance *Hybird* a déjà été jouée lors de nombreux événements en France et à l'étranger :

31.08.17 La Marbrerie, Montreuil

01.09.17 Musée de la chasse et des traditions populaires, invitation de Black Moutain, Champlitte

17.11.17 lors de «carte blanche à Ali Kazma», commissaires la Maison Européenne de la Photographie et Barbara Polla Le Silencio, Paris

10.06.18 lors de «Week-end Performances» organisé par Jeune Création, en collaboration avec le Mac Val, Galerie municipale Jean Collet, Vitry-sur-Seine

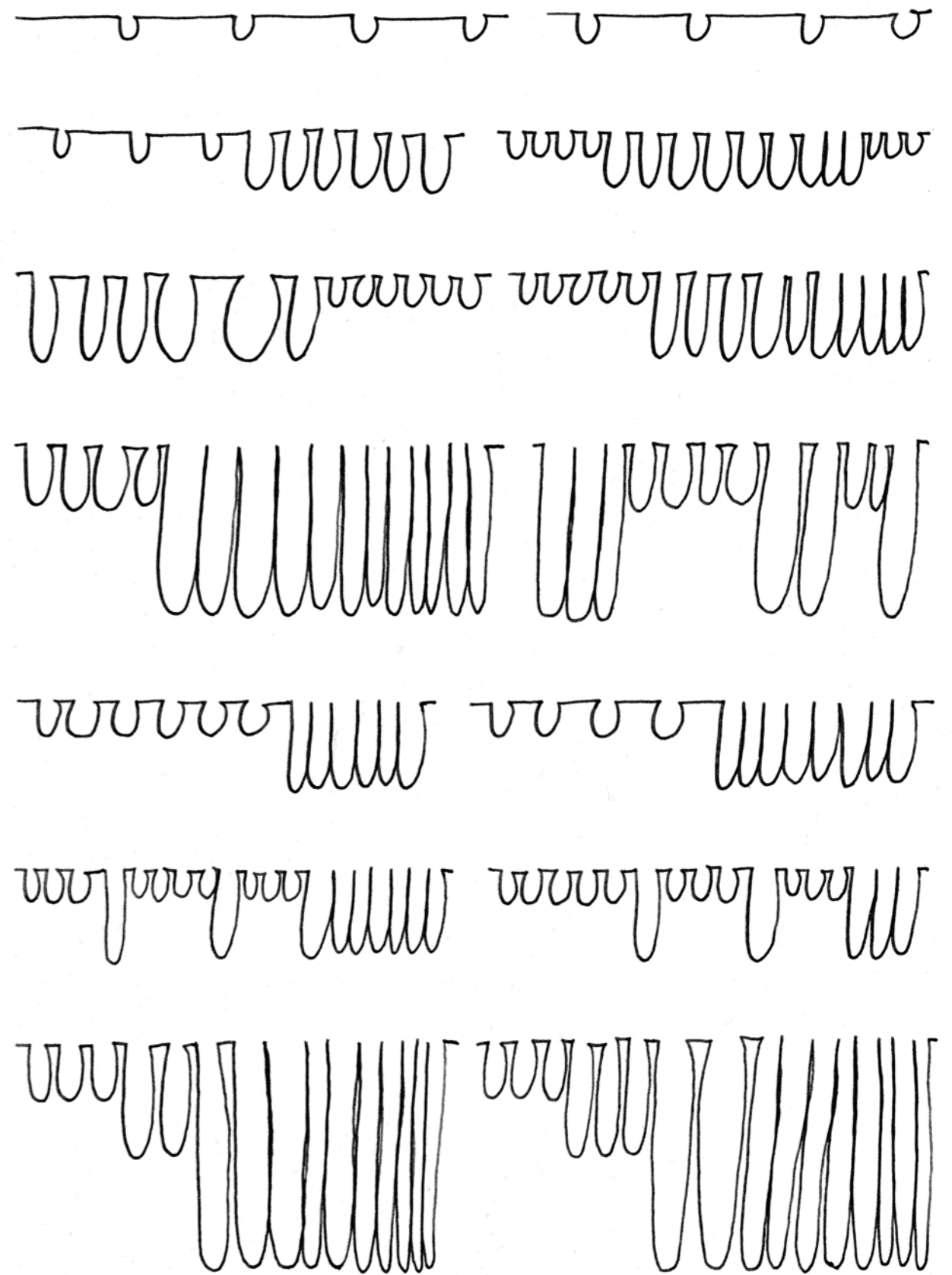
23.06.18 lors de l'exposition «Voices», commissaire Anne-Laure Chamboissier, Maison Max Ernst, Huismes

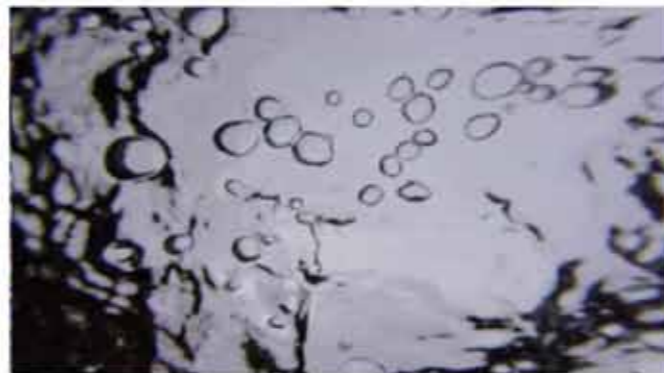
24.06.18 lors de l'exposition «Chut... Ecoutez ça a déjà commencé», commissaire Leïla Simon, Espace d'Art Contemporain Les Roches, Le Chambon-sur-Lignon

28.06.18 Kunstverein München, Munich, Allemagne

2.07.18 invitation de Vittoria Matterese, Palais de Tokyo, Paris

Le projet s'est poursuivi également sous la forme du concert-vidéo *Johtolat* co-produit par Le Centre de Création Nationale Musicale Espace Césaré à Reims, sorti le 13 juin 2018 dans le cadre du festival «La Magnifique Avant-Garde» à Quartier Libre à Reims.





Résidences

2.06 - 19.06.17

Ce premier voyage itinérant a compté quatre étapes ; Umea, Jokkmokk, Kiruna et Tromso. Lors de mon séjour à Umea, j'ai interviewé les universitaires Krister Stoor et Copélie Coq. Cette étape à Umea m'a permis de visiter le musée Västerbotten portant sur la culture samie mais également d'entrer en contact avec le musée d'art contemporain Bildmuseet.

Par la suite j'ai rejoint Jokkmokk, petite ville du centre de la Laponie, où j'ai rencontré l'artiste samie Katarina Pirak Sikku, avec laquelle Marion Alluchon de l'institut suédois m'avait mise en contact. Lors de ce séjour j'ai effectué mes premières marches en forêt et expérimenté de nouvelles manières de filmer avec une caméra go pro.

J'ai poursuivi cette recherche à Kiruna, dernière ville de la Laponie suédoise puis rejoint Tromso en Norvège où j'ai rencontré l'artiste Joar Nango avec qui j'ai eu des discussions intéressantes autour des problématiques samies. Parallèlement mes recherches vidéos et photographiques, menées de manière totalement intuitive et expérimentale, commençaient à prendre une tournure intéressante.

17.07 - 9.08.17

Lors de ces trois semaines de résidence au Ricklundgarden Museum, j'ai effectué de longues marches solitaires en montagne, et expérimenté un rapport à l'environnement très différent de ce que j'avais connu jusqu'ici. La qualité et la densité particulières des interactions (avec les oiseaux, les arbres, les roches, la montagne...), tenaient sans doute à cet environnement lui-même (c'est une zone naturelle très étendue et très préservée), et aux longues marches qui m'ont plongée dans un état de réceptivité très particulier. J'ai cherché à traduire ces perceptions en modifiant ma manière de filmer, en impliquant mon regard et mon corps d'une autre façon. Cette expérience m'a amenée à créer la vidéo *Saddat*, dans laquelle j'ai cherché à explorer l'interchangeabilité des points de vue, à rendre compte des devenirs successifs : mouche, crapaud, arbre, oiseau, poisson, roche, renne...

Lors de ces marches, j'ai également pu observer de nombreux oiseaux, tels de grand tétras, le lagopède des saules, le mésangeai imitateur, le jaseur boréal, la chouette lapone... Ces rencontres ont donné lieu à la performance *Hybird* dans laquelle je reprends ces chants ornithologiques à la voix et à l'accordéon.

La lecture d'ouvrages tels *Par delà nature et culture* de Philippe Descola, *Le manifeste du Cyborg* de Donna Haraway, *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions* de Vincianne Despret ainsi que de nombreuses interviews de Bruno Latour ont fortement influencé ma recherche, qui interroge certains grands dualismes comme culture / nature, humain / non humains. Les photos de l'édition *Johtolat*, réalisée avec le graphiste Christophe Hamery remettent en question l'idée d'une nature sauvage, séparée du reste du monde, pour plutôt montrer les interactions entre les différents individus qui y vivent, humains et non humains. *Johtolat* contient un entretien entre le philosophe Bruno Latour, l'anthropologue Nastassja Martin et moi même, dans lequel nous nous questionnons sur ces notions.

Cette résidence au Ricklundgarden Museum a revêtu de nombreuses rencontres notamment le compositeur Serge Weber et le botaniste Hans Gardfjell, mais surtout avec deux chanteuses samies qui m'ont initié au jojk ; Sara Hermansson et Sara Ajnnak. Cette dernière habitant à quelques centaines de kilomètres de mon lieu de résidence, est également chasseuse et éleveuse de renne.

19.02 - 25.02.18

Après ces deux premiers temps de résidence estivaux, il me paraissait important de connaître la Laponie sous son aspect hivernal, l'environnement étant totalement transformé (3 mètres de neige, 5 heures d'ensoleillement, température moyenne de - 25 degrés). Lors de cette seconde résidence au Ricklungarden Museum, j'ai repris mes marches et ai commencé à élaborer le film du concert-vidéo *Johtolat* qui sera joué par le trio Animal K que j'ai fondé en 2016.

«Né de la rencontre entre la voix protéiforme de Violaine Lochu, la viole de gambe de Marie-Suzanne de Loye et la guitare électrique de Serge Teyssot-Gay, Animal K cherche en permanence à enrichir et à réinventer son langage, qui puise avec la même liberté dans les répertoires traditionnels, le rock, les expériences bruitistes...»

15.04 - 13.06.18

Lors de trois résidences au Centre National de Création Musicale Espace Césaire à Reims, nous avons pu mettre en forme le concert-vidéo *Johtolat* avec le trio Animal K.

«En langue samie, johtolat signifie itinéraire. Animal K défriche un nouveau territoire à partir du matériau sonore et visuel collecté par Violaine Lochu lors de marches effectuées en Laponie (Norvège et Suède). Cette recherche questionne les rapports sensibles entre l'être humain et son environnement, où se jouent nos devenirs individuels et collectifs.

Comment faire entendre un rocher, un lichen, un oiseau, un lac ? À travers un dialogue entre la musique du trio, dans laquelle l'improvisation tient une place importante, et un montage de vidéos réalisées in situ, la performance explore les états particuliers propres aux longues marches : rêverie, concentration, réceptivité, fatigue, exaltation...»

Remerciements

Sara Ajank, Institut suédois (Paris), Marion Alluchon, CNAP, CNCM Césaire et Philippe Le Goff, Coppélie Coq, Marie Cozette, Marie-Suzanne de Loye, Martial de Roffignac, Anne Dreyfus, Cécile Friedmann, Hans Gardfjell, Christophe Hamery, Pierrick Hardy, Saara Hermansson, Bruno Latour, Olivier Marboeuf, Nastassja Martin, Michel Meunier, Joar Nango, Abbi Patrix, Barbara Polla, Katarina Pirak Sikku, Antonin Rayon, Ricklungarden Museum, Claudia Sciuto, Valérie Sonnier, Serge Teyssot-Gay, Gerd Ulander, Martin Verdet, Serge Weber

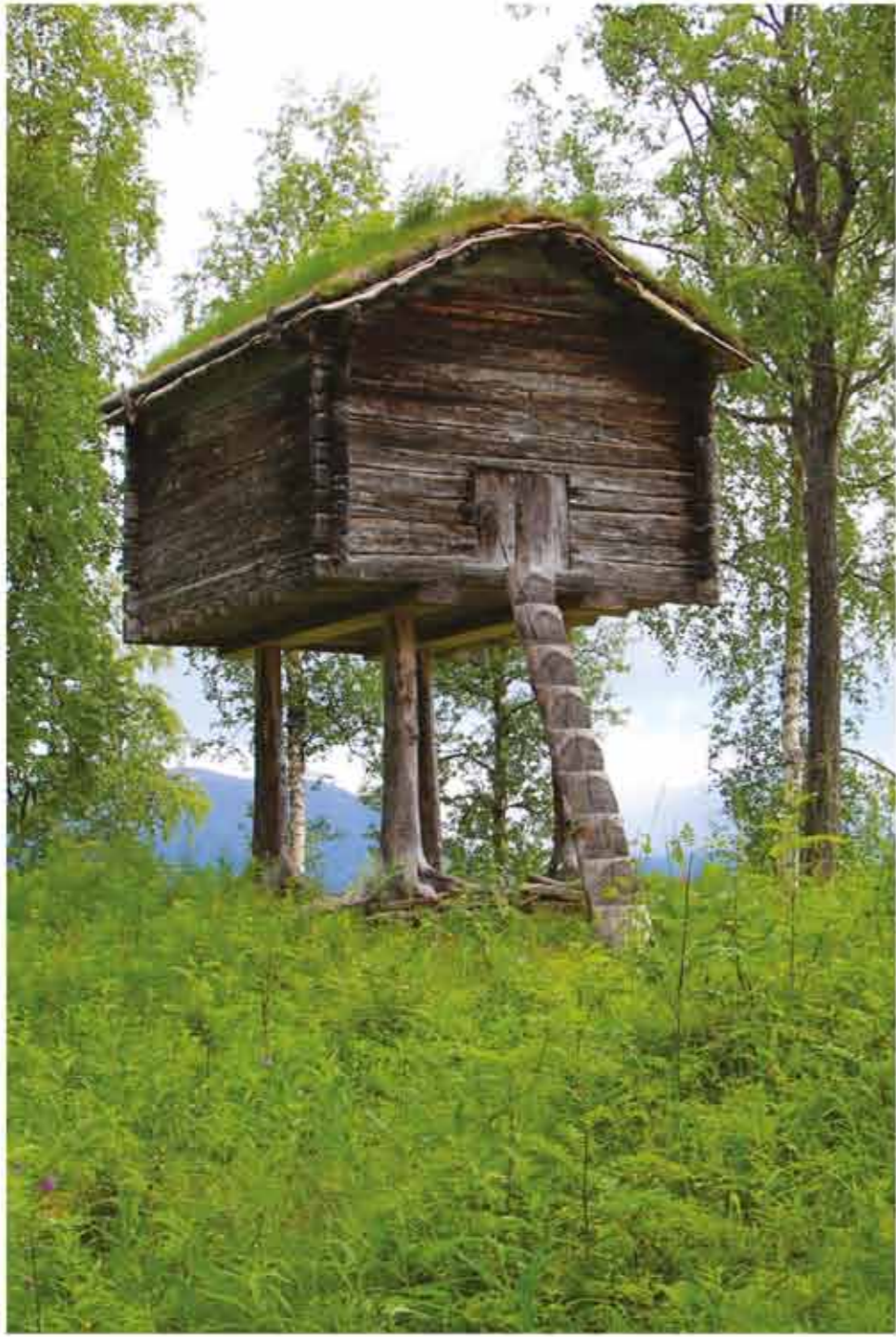


ANNEXES //

**Extraits du journal *Johtolat*
Extraits du livret CD *Hybird*
Extraits de la plaquette de
présentation du concert vidéo *Johtolat***

Johtolat











Bruno Latour, Nastassja Martin, Violaine Lochu *Conversation croisée*

Le 12 novembre 2017, Bruno Latour, Nastassja Martin et Violaine Lochu ont participé à une conférence à l’Université de la Sorbonne. Cette conférence a été organisée par le Centre de Recherches de l’Institut de Philosophie de la Sorbonne, sous la direction de Jean-Louis Lévesque, et a été animée par le philosophe et sociologue de la Sorbonne, Jean-Louis Lévesque. Cette conférence a été enregistrée et sera diffusée sur la chaîne YouTube de l’Institut de Philosophie de la Sorbonne.

Bruno Latour

Nastassja, faire parler ceux dont on n’entend pas les voix, c’est, me semble-t-il, une belle définition de la poli-tique, en tous cas de la politique telle que nous l’espérons. Mais c’est aussi une définition de l’anthropologie telle que tu la conçois et que tu l’as mise en pratique dans les *Âmes sauvages*. Et c’est enfin le meilleur moyen de définir la poésie, au sens large, celle que Violaine cherche à communiquer avec sa voix. Peux-tu me dire, d’après ton expérience, comment on peut grouper ces trois définitions de la *bonne manière* ?

Nastassja Martin

Il me semble que nous devons être attentifs au point de rencontre avec ces autres dont nous tentons de tra-duire les voix/voies.

Le *common ground* de ces trois définitions, c’est que cet autre dont on s’approche en étant à l’écoute de ses expressions vitales n’est jamais celui auquel on s’attend, ni même celui qu’on espère. Son existence nous dé-borde souvent, nous envahit parfois, nous saisit, toujours. Toute la question réside alors dans notre capacité à faire émerger quelque chose, qui ressemble à une traduction mais qui ne l’est jamais complètement, de cette zone périlleuse située entre ce qui est nous, et ce qui ne l’est plus. C’est justement parce que ces autres retiennent toujours une part d’opacité, qui entrave notre capacité de compréhension (et donc de traduction), que la créativité existe. C’est dans leur résistance à eux, et dans notre persistance à nous, que s’ouvrent d’autres possibles, encore inconnus, nécessairement hybrides, prenant forme dans la zone limite située entre leurs existences et les nôtres.

Je crois que c’est précisément là, au cœur de l’instabilité que la rencontre des mondes provoque, et des re-configurations qu’elle oblige, que réside la promesse d’un à-venir capable de répondre aux métamorphoses terrestres qui nous affectent tous.

Violaine, les plus anciens mythes animistes du Grand Nord racontent eux aussi des histoires de rencontre entre des êtres issus de mondes différents. Le protagoniste *descend* dans le monde de l’autre, pour aller chercher dans ses bras les éléments nécessaires à sa propre transformation. Il *remonte* chargé de potentialités qui ne sont pas les siennes ; il peut alors créer un autre devenir. Quant à toi, tu restitues avec ta voix des présences, tu rends audible d’autres existences que la tienne en les faisant transiter par ton corps ; ce faisant, tu exemplifies le principe animiste de la métamorphose. Peux-tu nous dire ce qui te pousse à incarner ces autres êtres, à t’im-prégner de leurs manières et expressions, à les laisser te déformer et te reformer à leur guise, justement dans ce monde-ci, urbanisé et moderne, bien loin des forêts et des steppes ?

Violaine Lochu

L’impulsion première est venue du chant. J’ai été très tôt intéressée et attirée par des répertoires non-franco-phones (italien, roumain, yiddish…). Il m’est apparu que pour bien faire résonner le timbre particulier à chacun de ces chants il me fallait en apprendre la langue, et me plonger dans les cultures auxquelles ils appartiennent (j’ai par exemple, vécu un an dans le Salento, en Italie du sud, pour y apprendre la *pizzica*). Au-delà de la dimen-sion technique, chanter devient alors un mode de rencontre.

Ma pratique actuelle prolonge et déplace ce questionnement. Mes performances naissent d’un travail d’impré-gnation, d’une immersion dans des milieux spécifiques ; je tente ensuite de restituer vocalement les interactions qui ont eu lieu, en cherchant une « tierce voix », qui serait, un point de rencontre possible entre ma voix propre et celle de l’autre. En ce sens mon travail relève d’un exercice de transformation et de mutation, bien plus que d’imitation.

La voix est un merveilleux médium de métamorphose ; que l’on pense aux chasseurs qui attirent leurs proies grâce à la voix, à cette communauté de youtubeurs qui reproduisent le son des moteurs de voitures de course, ou encore aux *joiks* (chants) samis qui restituent la présence du vent, de la montagne, de tel animal… En un geste, sans masque, la voix permet de devenir symboliquement un autre, ou plutôt des autres : c’est un accès au multiple.

Dans mon travail récent, j’étends cette recherche vocale à la métamorphose physique. Dans la performance *HypnoQueen* par exemple, j’expérimente au moyen de différents artefacts (maquillage, postiches, déguise-ments…) des devenirs minéraux, animaux, végétaux, machiniques, hermaphrodites… Il s’agit toujours d’intro-duire un hiatus, un tremblement, une vacillation, dans le principe d’identité unique.

Bruno, dans les *Âmes Sauvages*, Nastassja décrit la manière dont les Gwich’in, chasseurs-cueilleurs d’Alaska, se situent dans leur milieu et interagissent avec lui dans un processus de transformation permanente, très différent de la façon dont la majorité des occidentaux considèrent la « Nature » comme une entité extérieure, à protéger ou au contraire à exploiter. De mon côté, j’ai cherché à montrer dans les photographies de *Johtolat*, des zones de relation possible, de porosité entre les humains et leur environnement. Il me semble que ces approches, anthro-pologique ou poétique, relèvent d’un même questionnement : de ton point de vue, dans la mutation écologique actuelle et les grandes incertitudes qui lui sont liées, comment penser différemment notre rapport à l’environne-ment ? Les notions d’hybridation et de métamorphose peuvent-elles nous y aider ?

Bruno Latour

Je regrette de n’avoir pas le répertoire du chant ni celui du camouflage pour aborder ta question. Les deux termes d’*hybride* et de *métamorphose* sont précisément ceux que l’on a expulsés avec violence de la notion de nature lorsqu’on est devenu, ou que l’on a essayé de devenir modernes. Donc il y a clairement un défi dans ton

usage de ces deux termes. Les Autres, par exemple les Gwich’in qui ont accueilli Nasstaja et dont elle a restitué les pratiques comme toi tu restitues les *joiks* – en les trahissant forcément, c’est-à-dire en les interprétant – conservaient des pouvoirs de métamorphoses que les Modernes ont associé avec l’archaïsme. Or aujourd’hui, on s’aperçoit que ce qui était dans le passé révolu se retrouve contemporain de nos angoisses : nous aussi nous aimerions bien pouvoir nous métamorphoser et nous hybridiser. Mais nous avons perdu les savoir-faire. Et vous deux, chacune avec vos métiers – qui se superposent mais ne se mélangent pas – vous nous les réapprenez. C’est cela que j’appelle le *middle ground* au sens du livre de White : au 16^e siècle, au Canada, les envoyés des rois de France ou d’Angleterre étaient faibles et peu nombreux mais pleins d’ambition. Ils rencontraient des na-tions indiennes autrefois puissantes mais que les maladies importées avaient largement démantelées. Du coup, les deux côtés se trouvaient dans une situation de relative impuissance, cherchant à tâtons comment s’entendre et se dominer, d’où la fragile diplomatie du *middle ground*. Ensuite, bien sûr, la France et l’Angleterre se sont mis à dominer au point qu’il n’y avait plus de *middle ground* à explorer : les nations indiennes ont été laminées. Mais aujourd’hui on retrouve une situation où les représentants des États-nations se sentent si désorientés qu’ils se mettent à vouloir s’inspirer d’autres nations, jusque-là considérées comme archaïques qui, elles, à leur tour, cherchent comment survivre dans les ruines d’un monde dévasté, un nouveau nouveau monde en quelque sorte. Et c’est en ce point d’extrême fragilité où toutes les pratiques de l’ethnographie, des arts, de la politique se remettent à trouver beaucoup de vertus à la notion de métamorphose, de traduction, d’hybridité etc. Et là, le mot de postmoderne prend un sens tout à fait littéral. On est vraiment « après » la modernité.

La question que je voudrais te poser Violaine est, comment vas-tu éviter l’exotisme et le patchwork en interpré-tant tellement de situations et en faisant peser sur ta seule personne, les représentations vocales et figuratives de collectifs entiers ? Je ne veux pas parler de l’*authenticité* de tes usages de l’ethnologie, nous sommes bien d’accord que c’est toujours une interprétation, un artifice, un malentendu productif, mais de leur *qualité*. Quel est le *collectif* que tu cherches à constituer et pour lequel ces voix capturées et retravaillées aurait un sens tel qu’il établirait un *horizon commun* avec ceux dont tu as appris à t’inspirer ?

Violaine Lochu

Ce que j’entends ici, est une question sur ce qui fait lien – ou non – dans et à partir de mon travail, et ce sur deux plans, esthétique et politique. Pour « dire d’où je parle », il me faut rappeler le fait que je suis artiste – et non scientifique. Je ne cherche jamais à opérer une quelconque synthèse (projet voué par avance à l’échec) ni une recension complète des représentations du ou des collectifs avec qui j’entre en contact ; c’est avant tout un travail subjectif et sensible ; il peut donner parfois l’impression d’un certain éclatement.

Traduire et réinterpréter des voix et des sons puisés à des sources très diverses, pour reprendre cet exemple, est un exercice délicat ; l’écueil de « l’imitation » ou d’une appropriation folkloriste existe, c’est vrai (je peux d’ailleurs parfois *in fine* en jouer, ce qui subvertit l’idée d’une supposée « authenticité » de la restitution). Au début du travail, pour tenter de me prémunir de cet écueil, il me faut d’abord écouter longtemps et attentivement, pour ensuite « ruminer » le matériau recueilli afin de le débarrasser de ses évidences apparentes, de ses clichés, de l’exo-tisme que j’y aurais éventuellement investi malgré moi. Collecter, transcrire, prélever des extraits, re-composer, apprendre, sont autant de moyens d’analyser des formes. Ce processus permet une certaine mise à distance face à une parole qui peut être fascinante, voire inhibante. Cela m’oblige dans le même temps à analyser mon propre regard, à me questionner sur la manière dont il fonctionne. Une rencontre, pour peu qu’elle soit réelle-ment investie, amène toujours un déplacement de perspective.

Mon voyage en Laponie est l’expérience d’une remise en question de mes présupposés. Suite aux rencontres avec des artistes samis et face à leurs problématiques complexes, j’ai abandonné l’idée d’apprendre des *joiks* (chants). S’en est suivi une période d’introspection pendant laquelle j’ai beaucoup marché. Les formes qui en résultent interrogent mon point de vue, par un retour à une perception très physique de l’environnement.

Je cherche à jouer avec les formes recueillies (sonores ou non) de manière à être « agie » par elles plutôt qu’à les « maîtriser », ce qui serait d’ailleurs assez vain dans la plupart des cas ; ce faisant je cherche à m’approcher de cette « tierce voix » dont il était question plus haut, et qui pourrait être entendue comme une des composantes possibles d’un horizon commun. Dans cette démarche, je me considère un peu comme une caisse de réso-nance, une chambre d’écho, qui aurait toutefois son propre timbre.

La forme (qu’elle soit sonore ou visuelle) émerge toujours du processus, elle n’est jamais donnée à l’avance ; mon souci est, je crois, de rendre compte, toujours par le prisme de ma subjectivité, de la plurivocité des per-sonnes, des groupes, des paysages aussi bien, avec qui j’entre en interaction.

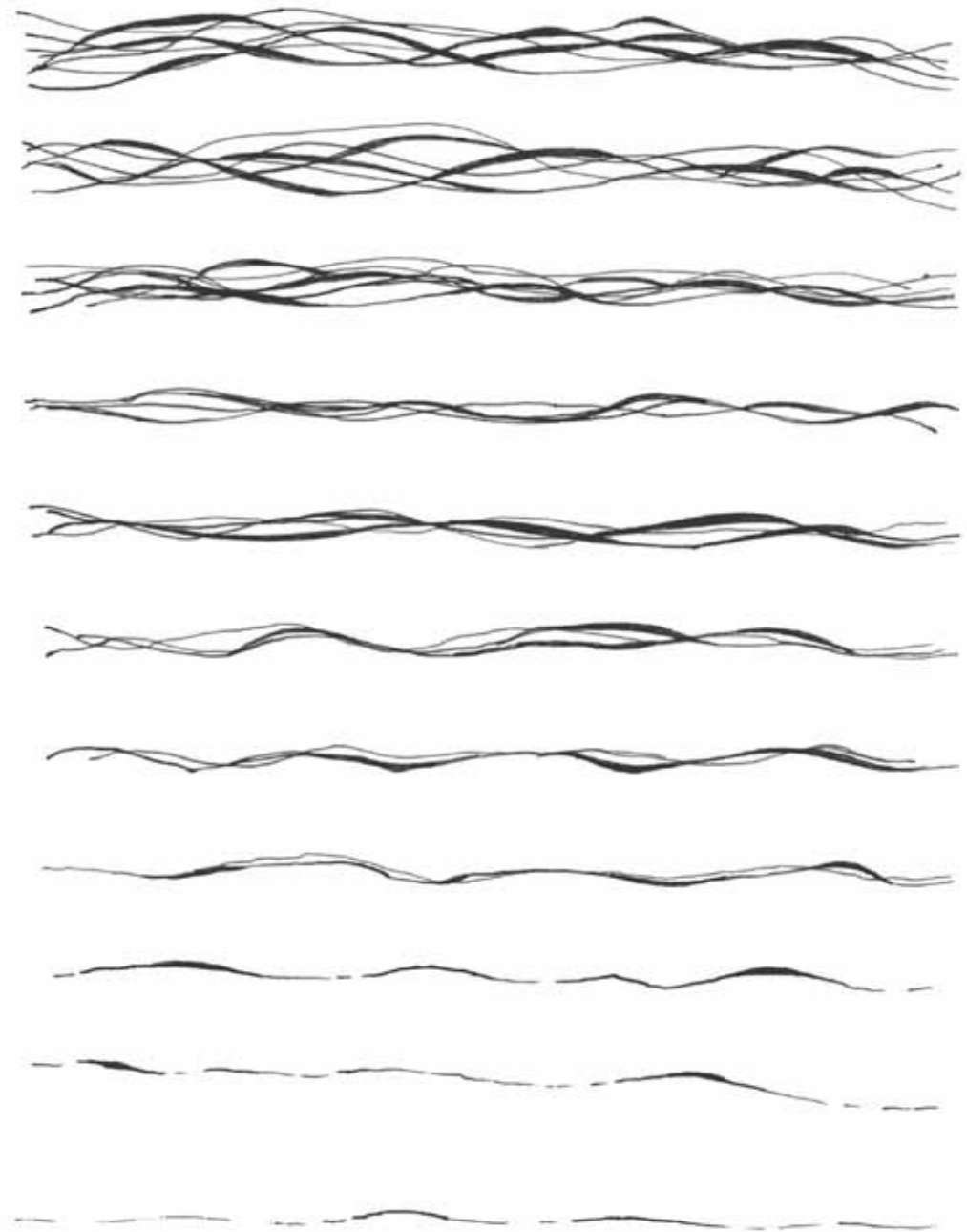
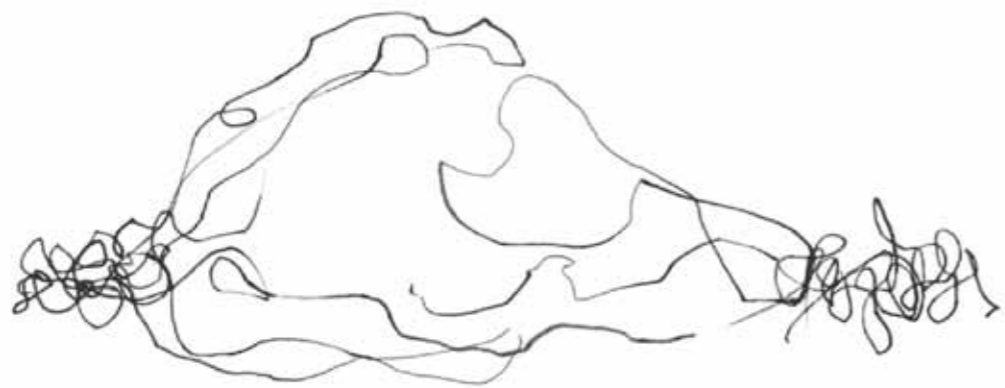
La visée politique de mon travail (évidemment médiatisée par sa forme), en passe d’abord, selon moi, par le choix de la bonne focale ; je reprendrais à mon compte le terme de micropolitique ; cela ne se joue pas à un niveau général, mais dans la somme des relations et des rencontres inter-individuelles qui nourrissent le travail : avec chaque personne participant à la collecte initiale, chaque intervenant.e, chacun.e des regardeurs ou des auditeurs…


Cette élaboration se fait pas à pas, s’additionne à de nombreuses autres démarches, qu’elles soient artistiques, scientifiques, ou politiques, et entre en résonance avec elles ; elle participe, je l’espère, à sa mesure, à une in-tention collective qui la dépasse et l’englobe.


Nastassja, dans les *Âmes Sauvages* tu racontes que les Gwich’in t’avaient donné comme surnom Nasa-naa’in, terme qui renvoie aux naa’iin, des êtres situés entre l’animal, l’humain et l’esprit, habitant dans des lieux reculés, et dont les motivations restent mystérieuses. Es-tu vouée à rester en marge des collectifs que tu interroges ? Quelle distance est-il nécessaire de maintenir, quels rapprochements est-il nécessaire d’opérer ? Et selon toi, est-il pertinent d’établir des liens entre les positions de l’anthropologue et celle de l’artiste par rapport au groupe ?

hy

bird




lllllll llllll llllll llllll


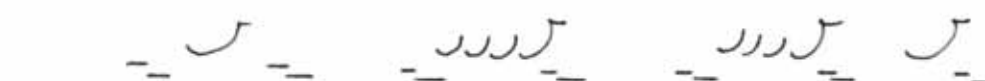
lllllll llllll llllll


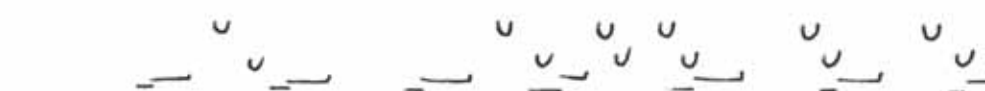
lllllll llllll llllll


lllllll llllll llllll




















an
imal
k

:joh
tolat





johtolat

Concert, projection vidéo

Création : 2018

Durée : 50 minutes

Violaine Lochu : création vidéo, voix

Marie-Suzanne de Loye : viole de gambe

Serge Teyssot-Gay : guitare électrique

En langue samie, *johtolat* signifie *itinéraire*.

Animal K défriche un nouveau territoire à partir du matériau sonore et visuel collecté par Violaine Lochu lors de marches effectuées en Laponie (Norvège et Suède).

Cette recherche questionne les rapports sensibles entre l'être humain et son environnement, où se jouent nos devenirs individuels et collectifs.

Comment faire entendre un rocher, un lichen, un oiseau, un lac ? À travers un dialogue entre la musique du trio, dans laquelle l'improvisation tient une place importante, et un montage de vidéos réalisées in situ, la performance explore les états particuliers propres aux longues marches : rêverie, concentration, réceptivité, fatigue, exaltation...

an imal K

Né de la rencontre entre la voix protéiforme de Violaine Lochu, la viole de gambe de Marie-Suzanne de Loye et la guitare électrique de Serge Teyssot-Gay, Animal K cherche en permanence à enrichir et à réinventer son langage, qui puise avec la même liberté dans les répertoires traditionnels, le rock, les expériences bruitistes...



Violaine Lochu est artiste sonore, performeuse et chanteuse. Sa pratique, qui s'articule autour de la voix, se déploie sous différentes formes (pièces sonores, vidéos, dessins-partitions...). Repérée dans le champ de l'art (Prix de la performance au salon de la jeune création 2017, prix Aware 2018), Violaine Lochu construit pas à pas son univers sur une ligne de crête entre la musique et les arts plastiques.

Formée aux Beaux-arts de Cergy, elle s'est toujours intéressée par ailleurs aux musiques traditionnelles ; pour étudier certaines techniques vocales spécifiques, elle a voyagé notamment en Europe centrale et en Italie du sud. Accueillie comme performeuse en France et à l'étranger par différents lieux ou centres d'art (Mac Val, Jeu de Paume, Palais de Tokyo, Galerie du Jour Agnès B., Galerie Justina M. Barnick, Toronto, North End Studio, Detroit...), elle multiplie parallèlement, depuis plusieurs années, les rencontres et les collaborations avec des musiciens (Julien Desprez, Hélène Breschand, Mounir Troudi...), des danseuses (Maki Watanabe, Lotus Edde-Khoury), des circassiens (Ludor Citrik, Hélène de Vallombreuse) aux Bouffes du Nord, aux Instants Chavirés...



Marie-Suzanne de Loye débute la musique avec l'orgue. Par la suite, émerveillée par le son et le répertoire de la viole gambe, elle se tourne vers cet instrument qu'elle étudie auprès de Nima Ben David au CRR de Boulogne Billancourt. Elle multiplie les projets au sein de différents ensembles de musiques baroques : Les Mouvements de l'Âme, Le Concert Étranger, Marguerite Louise, Tictactus, L'Achéron, Pêcheurs de perles... Portée par une curiosité éclectique, elle collabore avec le théâtre, la danse contemporaine, le court métrage ou encore la chanson, et participe à plusieurs enregistrements discographiques : *Vous qui la terre habitez*, psaumes de la Renaissance avec le Concert des Planètes (Label Psalmus), *Cipriano de Rore* et *Ludi Musici* avec l'ensemble l'Achéron (Label Ricercar), *Motets pour une princesse* de l'ensemble Marguerite Louise (label l'Encelade), l'album de chansons *Chanteur public* d'Elie Guillou, ou l'album *L'audace ou la timidité* de Valentin Vander.



Serge Teyssot-Gay est un guitariste et compositeur français né en 1963. Après avoir étudié la guitare classique, il cofonde le groupe de rock Noir Désir (auquel il mettra fin en 2010), tout en développant en parallèle un travail personnel de mise en musique de textes littéraires pour livres-disques et lectures musicales : Georges Hyvernaud, Lydie Salvayre, Bernard Wallet, Attila Jozsef, Stig Dagerman, Maïakovski, Krzysztof Styczynski, Saul Williams, Michel Bulteau, Aimé Césaire... Il travaille désormais principalement en duos, ouverts, en version *extended*, à de nombreux invités des scènes orientales, jazz, rap ou contemporaines : *Interzone*, avec l'oudiste syrien Khaled Aljaramani, *Zone Libre*, avec le batteur Cyril Bilbeaud, *Trans*, avec la contrebassiste Joëlle Léandre, *Ligne de Front*, duo peinture / guitare avec le peintre Paul Bloas, *Nacarat Duo* avec la clarinettiste Carol Robinson, un duo avec le guitariste Chinois Xie Yugang, *Kintsugi trio* avec Kakushin Nishihara (biwa) et Gaspar Claus (violoncelle). Depuis 2009, en désaccord avec les pratiques de l'industrie du disque, il commercialise ses projets artistiques sur son label indépendant Intervalle Triton. Site officiel : www.sergeteyssot-gay.fr

www.violainelochu.fr
contact@violaine-lochu.fr
+ 33 (0) 6 26 03 43 38